

Humanités, littérature et philosophie

Baccalauréat général 2026 — épreuve de spécialité

Métropole, session 2026 (26-HLPJ1ME1)

Corrigé

Interprétation et essai

Première partie (10 points)

Sujet — Première partie — interprétation littéraire

Humanités, littérature et philosophie — session 2026, Métropole, mardi 16 juin 2026. Durée de l'épreuve : 4 heures. L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé. Chacune des parties est traitée sur des copies séparées. Première partie : 10 points ; deuxième partie : 10 points.

De l'immense armée immobile des usines, sort l'immense armée des machines animées épaule contre épaule, sur des rangs de plusieurs milliers, sur plusieurs milliers de rangs, capables de tout faire, depuis celle qui peut saisir un fil de soie jusqu'à celle qui peut grossir mille fois le soleil. Elles font tout : elles font la guerre, elles disent la messe, elles rapetissent la terre, changent les fleuves de place, transforment un sapin en journal, se servent de tout comme matière première, se servent d'un lac, se servent d'une montagne, se servent du vent, de la pluie, de la mer, se servent de rien, font naître ce dont elles se servent ; changent les vallées en lacs, les marais en plaines, les plaines en villes, les villes en usines, les usines en machines, les machines en machines ; entassent sur les valeurs premières des valeurs secondes, des valeurs troisièmes, des valeurs millièmes qui deviennent premières, sur lesquelles de nouvelles machines entassent de nouvelles valeurs secondes, troisièmes, millièmes¹ ; font un charroi² extraordinaire de voluptés et de jouissances, comme des fourmis changeant de place les œufs de la fourmilière, les mangent, les pondent, les soignent, les abandonnent, les nourrissent, les affament, les charcutent, les greffent les unes sur les autres, les pilent comme du poivre, les répandent partout comme de la poudre, les allument, les éteignent partout à la fois comme le vent allume et éteint le phosphore de la mer, les font changer de sens, de but, de résultat, plus vivement que change de sens le vol de l'hirondelle et, détruisant leur destination première, inventent, par la simple mise en marche de leurs corps métalliques, des destinations secondes, troisièmes, millièmes, auxquelles cette mouture, ce pilage³, ce greffage de voluptés les unes sur les autres s'adressera désormais. Les machines existent en immenses diversités. Chaque machine est à deux fins : la fin pour laquelle les hommes l'ont inventée et la fin qui est l'esprit même de la machine, sans que les hommes puissent exercer le moindre contrôle sur cette fin. Chaque machine transforme deux matières : la matière pour la transformation de laquelle elle a été inventée et l'homme qui se sert de la machine. Ce pouvoir de transformation qu'elle fait ainsi subir à l'homme appartient en propre à la machine autant que l'esprit appartient en propre à l'homme. *C'est l'esprit de la machine.*

Jean Giono, *Triomphe de la vie*, 1941.

¹ *De nouvelles valeurs secondes, troisièmes, millièmes* : les richesses naturelles, à force d'échanges, de transformations et de spéculations, deviennent des valeurs négociables en bourse.

² *Charroi* : transporter par chariot.

³ *Mouture, pilage* : actions de broyer des grains de céréales pour les transformer en farine.

Première partie : interprétation littéraire (10 points).

Quel regard Jean Giono porte-t-il sur le travail de la machine ?

Corrigé

Introduction Jean Giono (1895-1970), romancier de la Provence (*Colline*, 1929 ; *Regain*, 1930), ancien combattant de 1914-1918 devenu pacifiste, a écrit dans les années 1930 une suite d'essais qui opposent à la civilisation industrielle la vie paysanne et artisanale célébrée dans *Les Vraies Richesses* (1936). *Triomphe de la vie* (1941), publié en pleine guerre, prolonge cette réflexion : l'artisan y garde la mesure de l'homme, la machine l'a perdue. L'extrait est le tableau de cette puissance. Une première phrase fait sortir « l'immense armée des machines » ; une seconde, longue de près de vingt lignes, énumère tout ce qu'elles font ; cinq phrases plus courtes

les referment sur une thèse : chaque machine a une fin que l'homme ne contrôle pas : « C'est *l'esprit de la machine*. » Le genre est celui de l'essai, mais l'écriture est celle d'un poème en prose polémique, où la vision fait l'argument.

Quel regard, donc, Giono porte-t-il sur le travail de la machine ? Le mot suppose un point de vue et une distance, non un simple constat. Or ce regard est d'abord fasciné : le texte accumule, grossit, admire presque. Mais ce que le poète regarde, le moraliste finit par le juger. Comment une description qui prête à la machine toute la puissance et toute la beauté du monde peut-elle, sans changer de ton, devenir son procès ? Nous montrerons d'abord que Giono regarde le travail de la machine comme un spectacle épique et total ; puis que ce spectacle est celui d'une vie aveugle, qui transforme tout sans rien produire ; enfin que le regard se retourne, à la fin du texte, sur l'homme lui-même, devenu la matière que la machine travaille.

I. Un regard fasciné : le travail de la machine comme spectacle total Le texte s'ouvre sur un mouvement de troupes. « De l'immense armée immobile des usines, sort l'immense armée des machines animées épaule contre épaule, sur des rangs de plusieurs milliers, sur plusieurs milliers de rangs » : la métaphore militaire (« armée », « rangs », « épaule contre épaule ») transforme l'usine en caserne et les machines en soldats qui défilent. Giono regarde comme un spectateur placé devant un défilé : d'en haut, en masse. Le chiasme « des rangs de plusieurs milliers, sur plusieurs milliers de rangs » fait tourner le nombre sur lui-même ; « immense », répété trois fois, dit que ce regard n'a pas de bord. L'antithèse entre l'armée « immobile » des usines et les machines « animées » prête à celles-ci, dès la première ligne, une âme — c'est le sens étymologique du mot.

« Elles font tout » : la formule est posée comme un titre, puis développée par une énumération dont l'anaphore (« elles font la guerre, elles disent la messe, elles rapetissent la terre ») donne le rythme d'une litanie. Les deux bornes posées dès la première phrase, « depuis celle qui peut saisir un fil de soie jusqu'à celle qui peut grossir mille fois le soleil », mesurent leur empire de l'infiniment délicat à l'infiniment grand : rien n'y échappe. Suivent des prodiges que l'on dirait bibliques : elles « changent les fleuves de place », elles « rapetissent la terre ». La première des tâches énumérées — « elles font la guerre » — n'est pas choisie au hasard en 1941 ; la seconde, « elles disent la messe », l'est encore moins : la machine — radio qui diffuse l'office, ou idole nouvelle — a pris la place du prêtre et occupe désormais le lieu du sacré.

Le premier mouvement culmine dans un paradoxe : les machines « se servent de rien, font naître ce dont elles se servent ». Après « un lac », « une montagne », « du vent, de la pluie, de la mer », Giono retire brusquement tout objet au verbe : se servir de rien, c'est n'avoir besoin de rien, et faire naître sa propre matière, c'est créer à partir de rien. La machine reçoit ainsi l'attribut que la théologie réservait à Dieu. L'admiration est réelle, mais déjà inquiète : ce qui se suffit à soi-même n'a plus besoin de l'homme.

II. Un regard qui dénature : une vie aveugle qui transforme tout et ne produit rien Mais ce regard découvre que le travail des machines n'a pas d'objet. La seconde énumération le montre par sa construction même : elles « changent les vallées en lacs, les marais en plaines, les plaines en villes, les villes en usines, les usines en machines, les machines en machines ». Chaque terme d'arrivée devient le départ du suivant (c'est la concaténation) : la nature se change en ville, la ville en usine, l'usine en machine, et la série se referme sur une tautologie, « les machines en machines ». Le travail de la machine n'a pas d'autre fin que la machine.

La même circularité gouverne l'économie. Les machines « entassent sur les valeurs premières des valeurs secondes, des valeurs troisièmes, des valeurs millièmes qui deviennent premières ». « entassent », et non *bâtissent* : on entasse sans ordre ce qui menace de tomber. La série des ordinaux saute d'un coup de « troisièmes » à « millièmes », et la note du sujet dit de quoi il s'agit : les richesses naturelles deviennent, « à force d'échanges, de transformations et de spéculations », des valeurs de bourse. Que les valeurs « millièmes » deviennent « premières » signifie que le sol s'est dérobé : plus rien ne repose sur une richesse réelle. C'est le regard de

l'auteur des *Vraies Richesses* (1936) sur de fausses richesses obtenues par empilement.

Le troisième temps de la phrase bascule du côté de la vie animale. Les machines font « un charroi extraordinaire de voluptés et de jouissances, comme des fourmis changeant de place les œufs de la fourmilière ». La comparaison est cruelle par ce qu'elle retire : la fourmilière est l'image traditionnelle du travail industriel, mais les fourmis de Giono sont seulement « changeant de place les œufs » — la formule reprend « changent les fleuves de place » —, agitation sans fin qui déplace sans produire. Les plaisirs humains sont devenus des « œufs », c'est-à-dire des larves que la machine couve. La série de verbes qui suit est construite par couples antithétiques : « les soignent, les abandonnent, les nourrissent, les affament ». Pour la machine, soigner et abandonner sont un même geste ; nourrir et affamer aussi. Ce qui définit le travail machinal n'est pas la cruauté mais l'indifférence : une vie qui fait tout et ne veut rien. Puis la violence monte : elles « les charcutent, les greffent les unes sur les autres, les pilent comme du poivre, les répandent partout comme de la poudre ». Boucherie (« charcutent »), chirurgie (« greffent »), cuisine (« pilent », « poivre ») : les désirs humains sont une matière que l'on broie, et la note du sujet rappelle que « mouture » et « pilage » réduisent le grain en farine. Le travail de la machine consiste à moudre les plaisirs des hommes en une poudre uniforme, répandue « partout », allumée et éteinte « partout à la fois ». La paronomase « poivre » / « poudre » fait entendre, sous l'épice, la poudre à canon — les machines qui « font la guerre » ne sont pas loin. Les deux comparaisons naturelles qui ferment ce mouvement, « comme le vent allume et éteint le phosphore de la mer » et « plus vivement que change de sens le vol de l'hirondelle », sont parmi les plus belles du texte, et c'est là le problème : le poète de la nature ne dispose, pour dire la machine, que des images de la nature — mais il en fait un usage retors. Le vent, le phosphore, l'hirondelle sont des forces sans intention : comparer la machine à elles, c'est en faire une seconde nature, un climat que l'homme subit comme la pluie. Et la machine change de sens « plus vivement » que l'hirondelle : cette nature-là est plus rapide que la nature. Le regard de Giono n'est donc ni celui du technicien, qui verrait des mécanismes, ni celui de l'économiste, qui verrait des rendements : c'est celui d'un naturaliste devant une espèce nouvelle, plus féconde et plus aveugle que toutes les autres.

III. Le regard se retourne : l'homme, seconde matière de la machine Le regard devient redoutable quand il cesse de décrire pour juger. La longue phrase se termine sur une clausule qui contient déjà la thèse : les machines, « détruisant leur destination première, inventent, par la simple mise en marche de leurs corps métalliques, des destinations secondes, troisièmes, millièmes ». La « destination première » est l'usage que les hommes leur assignaient ; les destinations « secondes, troisièmes, millièmes » — les ordinaux reviennent, appliqués aux fins et non plus aux valeurs — sont celles que la machine se donne seule. Le complément « par la simple mise en marche » est la proposition la plus grave du texte : il ne faut à la machine ni volonté ni projet, il lui suffit de fonctionner pour détourner sa fin. Et « corps métalliques » achève de lui donner une chair. L'adverbe « désormais » ferme la porte : il n'y a pas de retour. Alors le style change. À la phrase-fleuve succèdent cinq phrases plus courtes, au présent de vérité générale, construites sur des parallélismes de définition : « Chaque machine est à deux fins », « Chaque machine transforme deux matières ». Le poète, qui voyait des masses, cède la place au moraliste, qui distingue et compte : deux fins, « la fin pour laquelle les hommes l'ont inventée et la fin qui est l'esprit même de la machine, sans que les hommes puissent exercer le moindre contrôle sur cette fin » ; deux matières, « la matière pour la transformation de laquelle elle a été inventée et l'homme qui se sert de la machine ». Dans chaque couple, le second terme est celui que l'on ne voyait pas ; et le second terme de la seconde paire est l'homme. Absent de la longue phrase, où les machines sont sujets de tous les verbes, il réparaît ici dans des subordonnées, comme complément, et enfin comme matière : « se servent de tout comme matière première » trouve tardivement son objet le plus complet.

La dernière formule fait du renversement un concept. « Ce pouvoir de transformation qu'elle

fait ainsi subir à l'homme appartient en propre à la machine autant que l'esprit appartient en propre à l'homme. » Le verbe « subir » place l'homme du côté de la passivité ; « autant que » met à égalité ce que possèdent la machine et l'homme ; et le mot « propre » — le propre de l'homme, disait toute une tradition, c'est l'esprit — est transféré à la machine dans le mouvement même où il est rappelé pour l'homme. Dans la phrase finale, « *C'est l'esprit de la machine* », les derniers mots sont en italique dans le texte, comme on souligne un titre ou un concept que l'on forge. Le mot « esprit » y a deux sens, et le texte joue des deux : l'esprit comme principe interne d'une chose, la loi qui la gouverne — au sens où l'on parle de l'esprit d'une loi —, et l'esprit comme faculté de penser, que l'on croyait réservée à l'homme. Dire que la machine a un esprit, c'est dire à la fois qu'elle obéit à sa propre logique et qu'elle est devenue une sorte de sujet. D'où l'inversion finale : ce n'est pas l'homme qui travaille la matière au moyen de la machine, c'est la machine qui travaille l'homme comme sa matière.

Conclusion Le regard que Giono porte sur le travail de la machine est double, et le texte tire sa force de ne pas séparer ses deux faces : un regard fasciné, qui donne aux machines la grandeur d'une armée, la fécondité d'une espèce et la beauté du vent sur la mer ; un regard de moraliste qui, au terme de l'accumulation, prononce un verdict de quelques lignes : la machine a une fin qui n'est pas la nôtre, et l'homme est devenu ce qu'elle transforme. C'est le regard d'un écrivain de la nature qui reconnaît dans la machine une nature seconde, plus rapide et plus aveugle que la première. Sa limite est celle de tout regard prophétique : il ne dit pas comment reprendre le contrôle, ni si c'est possible. Mais il pose, en 1941, la question que l'essai doit maintenant traiter : si la machine a un esprit, dans quelle mesure échappe-t-elle encore à l'humain ?

Ce que le correcteur attend Une lecture qui prenne au sérieux le mot « regard » (un point de vue : le spectateur du défilé, le naturaliste, le moraliste) et non le seul « avis » de Giono. Des citations courtes et exactes, chacune suivie de ce que le procédé fait au sens : la concaténation refermée sur « les machines en machines », les couples antithétiques de verbes, la bascule de la phrase-fleuve aux phrases de définition. Le renversement final et le double sens d'« esprit ». La copie moyenne paraphrase la liste des prodiges et conclut que Giono « critique la machine » ; la bonne montre comment l'écriture produit ce jugement sans l'énoncer avant la dernière ligne.

Deuxième partie (10 points)

Sujet — Deuxième partie — essai philosophique

Humanités, littérature et philosophie — session 2026, Métropole, mardi 16 juin 2026. Durée de l'épreuve : 4 heures. Chacune des parties est traitée sur des copies séparées. Deuxième partie : 10 points.

Le texte du sujet est l'extrait de Jean Giono, *Triomphe de la vie* (1941), transcrit dans la première partie, qui commence par : « De l'immense armée immobile des usines, sort l'immense armée des machines animées épaule contre épaule, sur des rangs de plusieurs milliers, sur plusieurs milliers de rangs, capables de tout faire, depuis celle qui peut saisir un fil de soie jusqu'à celle qui peut grossir mille fois le soleil. » et s'achève par : « Chaque machine transforme deux matières : la matière pour la transformation de laquelle elle a été inventée et l'homme qui se sert de la machine. Ce pouvoir de transformation qu'elle fait ainsi subir à l'homme appartient en propre à la machine autant que l'esprit appartient en propre à l'homme. C'est *l'esprit de la machine*. »

Deuxième partie : essai philosophique (10 points).

Dans quelle mesure les machines échappent-elles à l'humain ?

Corrigé

Introduction Dans *Triomphe de la vie* (1941), Jean Giono décrit « l'immense armée des machines » qui sort des usines et affirme que chaque machine est « à deux fins » : celle « pour laquelle les hommes l'ont inventée » et celle « qui est l'esprit même de la machine, sans que les hommes puissent exercer le moindre contrôle sur cette fin ». La formule surprend : une machine est, par définition, une chose fabriquée par des hommes pour des hommes. Comment ce qui procède entièrement de nous pourrait-il nous échapper ? D'où la question : dans quelle mesure les machines échappent-elles à l'humain ?

Il faut d'abord entendre le verbe. Une chose échappe à notre contrôle quand elle fait autre chose que ce que nous voulions ; elle échappe à notre compréhension quand nous ne savons plus expliquer ce qu'elle fait ; elle échappe à l'humain, au sens le plus fort, quand elle cesse d'appartenir au monde humain et se met à le transformer du dehors — ce que Giono appelle transformer « l'homme qui se sert de la machine ». Le sujet ne dit pas « l'homme » mais « l'humain » : échappent-elles non seulement aux individus qui les manient, mais à ce qui fait de nous des humains ? « Dans quelle mesure », enfin, demande un degré et des conditions.

La réponse spontanée est double : pour le technicien, un outil n'échappe à personne, seuls ses usages sont bons ou mauvais ; pour le lecteur de Giono, la machine a une logique propre que nul ne commande. Nous soutiendrons que les machines n'échappent pas à l'humain comme des créatures en fuite, mais qu'elles lui échappent réellement dès lors qu'elles forment un système : un système a ses fins, son échelle et son opacité, et aucun individu n'en répond. La mesure de cet échappement n'est donc pas fixée par le métal, mais par notre renoncement à répondre

de ce que nous fabriquons. Trois moments : la machine comme prolongement de l'humain ; les trois manières dont elle lui échappe pourtant ; la mesure de cet échappement, politique et morale avant d'être technique.

I. La machine ne saurait échapper à l'humain, puisqu'elle en procède La première réponse tient dans un argument d'origine : la machine est ce que l'humain a de plus humain. Le mythe de Prométhée, dans le *Protagoras* de Platon (vers 380 av. J.-C.), le dit nettement. Épiméthée, chargé de distribuer les capacités aux vivants, a tout donné aux bêtes — griffes, fourrure, vitesse — et oublié l'homme, qui reste nu ; Prométhée dérobe alors le feu et le savoir des arts pour les lui donner. L'homme n'a pas de nature positive : il est l'être qui compense son manque par la technique. Bergson en tire, dans *L'Évolution créatrice* (1907), une définition : l'intelligence est d'abord la faculté de fabriquer des objets artificiels, notamment des outils à faire des outils, et notre espèce devrait s'appeler *Homo faber* plutôt qu'*Homo sapiens*. La machine, outil à faire des outils, est donc la signature de l'intelligence humaine : dire qu'elle échappe à l'humain, ce serait dire que l'humain s'échappe à lui-même.

De là découle la thèse de la neutralité : la machine n'a pas de fin propre, elle sert celles qu'on lui donne. Le chœur d'*Antigone* de Sophocle (vers 441 av. J.-C.) l'énonçait déjà en chantant l'homme *deinon*, redoutable et admirable à la fois, dont l'habileté conduit tantôt au mal, tantôt au bien : la technique est neutre, et la limite ne peut venir que des lois de la cité. Descartes, dans la sixième partie du *Discours de la méthode* (1637), donne à cette confiance sa formule moderne : une philosophie pratique nous rendrait « comme maîtres et possesseurs de la nature ». Dans ce cadre, la machine n'échappe pas : elle obéit, et si elle nuit, c'est qu'un homme l'a voulu.

Cette réponse a une conséquence forte, à tenir jusqu'au bout : ce qui semble échapper à l'humain, ce sont des hommes qui échappent à d'autres hommes. Les briseurs de machines anglais de 1811-1812 ne combattaient pas les métiers mécaniques comme tels, mais le transfert du gain qu'ils produisaient, du travailleur au propriétaire ; Marx, dans *Le Capital* (1867), distingue la machine de son emploi capitaliste et impute à celui-ci, non à celle-là, les misères de l'ouvrier. De ce point de vue, l'« esprit de la machine » de Giono serait un masque : derrière lui, des intérêts, une bourse — la note du sujet parle de « spéculations » —, un État qui fait la guerre. Rien n'échappe à l'humain ; tout échappe seulement à certains humains.

Mais cette thèse repose sur une prémisse que le texte de Giono met en cause : que la machine soit un instrument inerte, qui se pose quand on ne s'en sert plus. Or la machine moderne ne se pose pas : une chaîne de montage, un réseau électrique, un système d'information imposent des horaires, des gestes, une organisation, et « par la simple mise en marche de leurs corps métalliques », dit Giono, ils détournent la fin qu'on leur avait fixée. Il faut donc examiner comment une chose entièrement humaine peut cesser de l'être.

II. Les machines échappent pourtant à l'humain, de trois manières Elles échappent d'abord au contrôle, parce qu'un système technique produit ses propres fins. Le mécanisme est régulier : une technique apparaît et n'oblige personne (une option) ; son usage se répand assez pour que les institutions le supposent (une norme) ; ne pas en disposer devient un handicap (une obligation). À chaque étape, personne n'a décidé, et pourtant personne n'est libre de sortir, puisque l'infrastructure nouvelle a fait disparaître ce qu'elle remplaçait. Jacques Ellul, dans *La Technique ou l'Enjeu du siècle* (1954), l'a décrit : la technique moderne s'accroît d'elle-même, chaque solution technique appelant de nouveaux problèmes techniques, et elle ne se règle plus sur des fins humaines mais sur sa propre efficacité. C'est la « fin qui est l'esprit même de la machine » chez Giono ; *Ravage* de René Barjavel (1943) le montre en fable : l'électricité s'arrête, et une civilisation s'effondre en quelques jours — la machine échappe à l'humain au moment où elle cesse, et l'on découvre qu'elle le tenait.

Elles échappent ensuite à la compréhension. Alan Turing, dans « Computing Machinery and Intelligence » (1950), écartait déjà l'objection selon laquelle une machine ne fait que ce qu'on

lui a dit de faire : les machines, écrit-il, le prennent très souvent par surprise. En mars 2016, une machine bat un maître de go par des coups que ses concepteurs ne savaient pas expliquer ; depuis novembre 2022, des systèmes ouverts au public produisent des textes dont personne, pas même ceux qui les ont entraînés, ne peut dire à l'avance ce qu'ils diront. L'expression de Giono prend ici un sens littéral : la machine a un « esprit », un principe interne que l'on constate sans le posséder.

Elles échappent enfin à l'humain au sens le plus grave : elles le transforment. Giono le dit en une phrase — chaque machine transforme « la matière pour la transformation de laquelle elle a été inventée et l'homme qui se sert de la machine » —, et le cinéma l'avait montré cinq ans plus tôt : dans *Les Temps modernes* de Charlie Chaplin (1936), l'ouvrier sorti de la chaîne ne peut plus arrêter le geste de serrer les boulons — son corps a pris le rythme de la machine. Simone Weil, ouvrière en 1934-1935, note dans *La Condition ouvrière* (1951) qu'à la chaîne ce n'est pas seulement le geste qui est dicté mais le temps lui-même, et que la pensée s'y éteint. Günther Anders, dans *L'Obsolescence de l'homme* (1956), nomme « décalage prométhéen » l'écart croissant entre ce que nous savons produire et ce que nous pouvons nous représenter : la bombe qui détruit Hiroshima le 6 août 1945 dépasse l'imagination de ceux qui l'ont faite. La machine n'échappe pas seulement à nos mains ; elle échappe à nos facultés, qu'elle dépasse et qu'elle rétrécit.

Ces trois échappements sont réels ; Hannah Arendt, dans le prologue de *Condition de l'homme moderne* (1958), en tire le danger : devenir les créatures sans pensée de tout ce que notre savoir-faire rend techniquement possible. Ce qui échappe, dans les trois cas, ce n'est pas la machine comme chose — le marteau reste un marteau —, c'est la machine comme système, à une certaine échelle, et dans une organisation où nul ne répond du tout. La question « dans quelle mesure » a donc une réponse, et elle n'est pas technique.

III. La mesure de l'échappement : celle de notre renoncement à répondre Il faut d'abord préciser à qui les machines échappent. Elles échappent à chaque homme, jamais à l'humanité entière. Aucun individu ne commande le réseau électrique, le marché ou un modèle de langue ; mais tous trois sont entretenus chaque jour par des millions de décisions humaines. L'échappement est celui d'un effet collectif sans sujet — la somme d'actions séparées, chacune raisonnable, dont personne n'a voulu le résultat. C'est ce que Hans Jonas a vu dans *Le Principe Responsabilité* (1979) : l'éthique héritée, conçue pour des actions proches, réversibles, entre contemporains, est muette devant des effets lointains, irréversibles, portant sur des êtres qui ne sont pas encore nés. D'où son impératif : agir de telle sorte que les effets de notre action restent compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur la terre. L'impératif ne demande pas de reprendre la machine en main ; il demande de constituer un sujet capable de répondre d'elle, là où il n'y en avait pas.

L'opacité, ensuite, est en partie une ignorance consentie. Gilbert Simondon, dans *Du mode d'existence des objets techniques* (1958), soutient que l'aliénation devant la machine ne vient pas de la machine mais de la culture qui refuse de la connaître : nous avons fait de l'objet technique un étranger, faute d'apprendre à y lire la pensée humaine qui s'y est déposée. La machine échappe à l'humain dans l'exacte mesure où l'humain renonce à la comprendre. C'est une objection sérieuse à Giono : décrire « l'esprit de la machine » comme une force sans visage, c'est en faire un mythe, et le mythe dispense d'ouvrir le capot. Mais la réponse est partielle, car certaines machines échappent à leurs constructeurs mêmes ; l'exigence de Simondon devient alors politique : qu'un système que personne ne comprend ne soit pas mis en circulation sans que quelqu'un en réponde. Le règlement européen sur l'intelligence artificielle (2024), comme la loi française de bioéthique, révisée le 2 août 2021, qui maintient l'interdit de modifier le génome transmissible, ne rendent pas les techniques transparentes : ils désignent un responsable et une limite, et mesurent ainsi l'échappement en le bornant.

Reste à dire ce que l'humain a à perdre, car c'est là le sens fort du mot. *Frankenstein* de Mary

Shelley (1818) passe pour la fable d'un savant puni d'avoir créé ; le roman montre autre chose. La créature ne devient monstrueuse que parce que Victor s'enfuit devant elle et l'abandonne : ce n'est pas la création qui déclenche le malheur, c'est le refus de répondre de ce que l'on a fait — la créature le dit elle-même : elle devrait être son Adam, elle est l'ange déchu, chassé sans avoir commis de faute. La machine qui échappe à l'humain est, dans ce roman, une machine abandonnée ; la leçon vaut pour tout système que l'on met en circulation. Le propre de l'humain n'est pas de pouvoir plus que la machine : dans une compétition de capacités, Pascal le savait déjà, un roseau perd toujours contre l'univers. Le propre de l'humain est de pouvoir être tenu pour responsable. Une machine, même douée d'un « esprit » au sens de Giono, n'a rien à perdre : elle ne promet pas, ne se trompe pas à ses dépens, ne répond de rien. Les machines échappent donc à l'humain exactement dans la mesure où celui-ci se déprend de cette responsabilité — et Giono, qui le pressentait, n'a guère opposé à l'esprit de la machine que la figure de l'artisan, c'est-à-dire une échelle où le problème ne se pose plus. La réponse est plus exigeante : tenir le système à l'échelle où il opère.

Conclusion Les machines n'échappent pas à l'humain comme des créatures en fuite : elles procèdent de lui, être sans griffes ni fourrure, technicien par nécessité. Mais elles lui échappent réellement dès qu'elles forment un système — parce qu'il produit ses propres fins, parce que son fonctionnement devient opaque, parce qu'il transforme ceux qui s'en servent. La mesure de cet échappement n'est pas donnée par la puissance des machines ; elle est celle de l'abdication humaine devant des effets collectifs sans sujet. Ce qui échappe n'est jamais la machine, c'est la responsabilité : on la laisse partir. Reste la question que Giono pose sans la résoudre : si les machines transforment « l'homme qui se sert de la machine », que signifie encore aujourd'hui l'idée d'humanité — et qui, parmi les êtres transformés, sera en état d'en répondre ?

Ce que le correcteur attend Une analyse de l'intitulé qui distingue les sens d'« échapper » (au contrôle, à la compréhension, à l'humain comme catégorie) et prenne au sérieux « dans quelle mesure » : la copie fixe une mesure, elle ne balance pas entre oui et non. Une progression : la thèse de la neutralité tenue jusqu'à sa conséquence la plus forte, l'objection tirée du texte, puis le déplacement de la question des capacités vers celle de la responsabilité. Des références datées qui travaillent (Ellul, Simondon, Jonas, Chaplin, Shelley), non un catalogue ; le texte de Giono comme point de départ et comme appui, sans retour au commentaire.